

Une femme d'aujourd'hui, au-delà des tabous et de la transgression

Article paru dans l'édition du 15.04.99

**Romance. Avec l'actrice Caroline Ducey, la réalisatrice Catherine Breillat continue sa recherche de l'identité féminine et gagne un pari difficile. « Il existe, dit-elle, un au-delà de la représentation du sexe, où se tient la beauté »**

**Marie, le personnage du dernier film de Catherine Breillat, Romance, désespérée face à son mari qui ne veut plus la toucher, part dans une quête sentimentale sur les chemins de l'amour physique.**

**L'amoureux dominateur, l'étalon, l'expérimentateur sadomasochiste, l'amant violent et sans visage sont autant de moments de cette quête, et autant de parcelles d'une masculinité telle que Catherine Breillat la compose avec une attention troublante et amusée. CATHERINE BREILLAT, dans un entretien au Monde, explique que les scènes pornographiques correspondent pour elle « à l'idée qu'il existe un au-delà de la représentation du sexe qu'on ne voit jamais dans les films porno et où se tient la beauté. » CAROLINE DUCEY, la jeune actrice, a découvert des univers et des personnages qui lui sont « totalement étrangers », comme l'acteur de porno, Rocco Siffredi.**

Au fond, c'est tout simple : une histoire d'amour, celle de Marie et Paul. Marie est une jeune femme d'aujourd'hui qui vit à Paris avec Paul. Elle l'aime ; lui aussi l'aime mais il ne la touche pas, ne la touche plus - ce sont des choses qui arrivent. Marie s'en inquiète et s'en attriste. Catherine Breillat, pour gagner du temps, dit les choses clairement, simplement, avec des mots qu'on réprovoque au couvent des Oiseaux ou au Conseil supérieur de l'audiovisuel - et qu'on évite aussi au Monde. Elle appelle une chatte une chatte et le reste à l'avenant, et montre ce qu'elle nomme aussi bien qu'elle nomme ce qu'elle montre : que Marie, toujours amoureuse de Paul enfermé dans sa chasteté volontaire et dominatrice, est désespérée. Elle va voir ailleurs si elle y est. Elle y est.

Romance est donc l'histoire d'une quête sentimentale sur les chemins de l'amour physique, à la manière du roman de chevalerie ou du western. Cette fois, une femme est le héros. La transgression n'est pas dans les mots - cons, culs, bites, couilles... voilà, c'est dit -, ni dans les déjà fameuses scènes de sexe dont la rumeur suggère depuis des mois qu'elles seraient parmi les plus chaudes du cinéma français non-X. La transgression, la conquête, la victoire de Romance, de Catherine Breillat et de son actrice Caroline Ducey, sont dans ce passage au-delà de l'imagerie et du vocabulaire spécialisés.

Romance est un conte de fées, où les fées sont des messieurs avec des baguettes pas très magiques. Romance est l'aventure mentale d'une héroïne, Marie, emportée dans un enchaînement de rebondissements dessinés en couleurs symboliques et formes épurées, tandis qu'elle croise non des personnages, mais des archétypes - qui ne sont pas tous des sales types. Parce qu'elle se place dans la posture symétrique de tant de récits où un homme va d'aventure en aventure dont la succession est supposée composer l'image d'un « éternel féminin » hypothétique.

Le film ne cesse de jouer sur cette ressemblance (la revanche sur les scénarios machos) et de la déjouer (la vie vraie, la tristesse vraie sont ailleurs). L'« éternel masculin » a une sale tête, mais les bonshommes, pris un par un, ne s'en tirent pas trop mal - Breillat, en tant que cinéaste, est plus généreuse avec eux que la plupart des réalisateurs masculins avec les personnages féminins. La tête que font pourtant la plupart des hommes à la fin de la projection signe la réussite de ce projet passionnant, souvent très émouvant, parfois d'une authentique violence sans jamais rien perdre de son ressort humoristique.

Réussite unique, à l'exception de L'Empire des sens, de Nagisa Oshima, il y a un quart de siècle, d'une oeuvre montrant les relations sexuelles selon les seules exigences du récit.

Ce film est la synthèse des recherches de deux femmes : l'une, personnage, est confrontée à

Réussite unique, à l'exception de L'Empire des sens, de Nagisa Oshima, il y a un quart de siècle, d'une oeuvre montrant les relations sexuelles selon les seules exigences du récit. Ce film est la synthèse des recherches de deux femmes : l'une, personnage, est confrontée à une série d'épreuves qui l'aident à définir son individualité ; l'autre, cinéaste, surmonte une série d'obstacles cinématographiques - l'interdit légal, la saleté commerciale du porno - qui deviennent les éléments légitimes d'une création.

La réalisatrice remporte son pari après plusieurs essais inaboutis, d' Une vraie jeune fille à Parfait Amour. Depuis ses débuts, elle travaille la question de l'interdit. Pour la première fois, elle échappe à la malédiction qui pèse d'ordinaire sur ce genre de tentatives, dépassant le caractère anecdotique des charges ordinaires contre cette forteresse qui, se contentant de l'ébrécher, en confortent les aspects les plus répressifs. Catherine Breillat prend en compte ces barrières à la façon de ceux qui pensent dans le même temps la loi et son au-delà - Sade, Bataille, Pierre Legendre... - au lieu de seulement mimer les révoltes de la « libération sexuelle ». Plutôt que de se cogner crânement aux interdits, la cinéaste les outrepassa. Elle soutient que « le passage du tabou est [son] lieu de cinéma préféré ». Le passage est franchi. L'interdit légal, la saleté commerciale du porno deviennent les éléments légitimes d'une création Dès lors a lieu le miracle du cinéma quand il est accepté et aimé pour lui-même : tout devient possible. Possible, l'irruption du burlesque et de la douceur au milieu de scènes de perversité pour en murmurer la vérité secrète : il faut la mise en scène et tout son arrière-plan pour qu'éclate le génie comique du buñuelien François Berléand empêtré dans la méticulosité de ses chaînes et de ses fantasmes, rouvrant par la parole le monde que ses pulsions enfermaient ridiculement. Possible, le récit de la guerre des sentiments et de ses violences, celui de la guerre des sexes et de ses brutalités codées, quand les mots crus dévorent le langage. Possible, l'onirisme d'une scène de hard dont on s'aperçoit que Fellini s'en sera toujours approché sans pouvoir l'accomplir (réservé aux femmes ? peut-être...).

Catherine Breillat résout l'équation artistique qui rend possible l'envol métaphorique du final sur les courants ascendants d'un réalisme implacable soutenus par une fantasmagorie rieuse. Cette équation avait - et garde - pour inconnue l'incroyable Caroline Ducey qui, montrant tout, conserve avec une générosité sans bornes son mystère - celui, évidemment, de l'origine du monde.

**JEAN-MICHEL FRODON**

—